

Béatrice GALINON-MÉLÉNEC, dir., *L'Homme trace.
Perspectives anthropologiques des traces
contemporaines*

Paris, CNRS Éd., 2011, 412 p.

Daiana Dula



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/2229>

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2011

Pagination : 435-437

ISBN : 978-2-8143-0108-5

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Daiana Dula, « Béatrice GALINON-MÉLÉNEC, dir., *L'Homme trace. Perspectives anthropologiques des traces contemporaines* », *Questions de communication* [En ligne], 20 | 2011, mis en ligne le 05 avril 2012, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/2229>

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.

Tous droits réservés

Béatrice GALINON-MÉLÉNEC, dir., *L'Homme trace. Perspectives anthropologiques des traces contemporaines*

Paris, CNRS Éd., 2011, 412 p.

Daiana Dula

RÉFÉRENCE

Béatrice GALINON-MÉLÉNEC, dir., *L'Homme trace. Perspectives anthropologiques des traces contemporaines*. Paris, CNRS Éd., 2011, 412 p.

- ¹ *L'Homme trace. Perspectives anthropologiques des traces contemporaines* est un ouvrage collectif de 412 pages, publié par les éditions du CNRS et dirigé par Béatrice Galinon-Mélénez, professeur en sciences de l'information et de la communication à l'université du Havre. L'auteur principal (cinq chapitres dans l'ouvrage) et directeur de l'ouvrage associe à l'examen de la déclinaison de l'usage contemporain du terme « trace » des auteurs très divers, issus de plusieurs disciplines : les sciences de l'information et de la communication (Yves Jeanneret, Jean-Jacques Boutaud et Stéphane Dufour, Fabienne Marin-Juchât et Julien Peirre, Annick Monseigne, Gino Gramaccia), la sociologie (Christian Papilloud, Marc Bernardot), l'informatique (le groupe Nu, Jacques Labiche), les sciences du langage (Gilles Gauthier, Maryvonne Holzem), la psychologie sociale (Nadia Lepastourel, Benoît Teste), la géographie (Benjamin Steck, Michel Lesourd). La pertinence de la parution d'un tel ouvrage naît à la fois de l'actualité de la notion de trace (la question de la traçabilité humaine n'a jamais été aussi présente qu'aujourd'hui) et de sa permanence (l'homme est par nature un « Homme trace »). L'ensemble construit des perspectives anthropologiques, au sens large du terme, des traces contemporaines, et propose, pour l'analyse de leur signification, la prise en compte du contexte de leur production et de leur interprétation.

- 2 La première de couverture offre une image de la trace de pas d'un astronaute, lors de la mission lunaire Apollo 11 du 20 juillet 1969. Cette illustration fait l'objet d'un premier chapitre « Prolégomènes illustrés de la trace » (pp. 15-26), visant à montrer aux lecteurs non familiers des sciences humaines et sociales qu'ils sont confrontés en diverses occasions aux questions soulevées dans l'ouvrage et à les inciter ainsi à se référer aux chapitres théoriques qui en explicitent les arrières plans conceptuels. Les commentaires sur la médiatisation visuelle de l'événement permettent de présenter une bibliographie d'auteurs en sciences de l'information et de la communication spécialistes de l'image et des médias. L'ouvrage rassemble en un seul tome trois « Livres » – le Livre I « Questions de langage », (pp. 56-148), le Livre II, « Le corps comme entour sémiotique », (pp. 149-246), le Livre III, « L'intentionnalité de la marque » (pp. 247-347) – et se conclut par un chapitre consacré aux « Déclinaisons du paradigme de la trace » (pp. 348-371). Ce dernier résume les apports de chaque auteur sur l'acception du terme « trace », puis esquisse ce qui, à partir de ces propos, pourrait définir la condition humaine de cet « Homme-trace ».
- 3 Le Livre I s'ouvre sur l'analyse par Yves Jeanneret des « traces-artefacts » qui matérialisent les représentations humaines en les situant en dehors du corps. Ce cadre permet à l'auteur de rappeler les théories interprétatives de la trace et d'en articuler les points de vue dans une synthèse qui leur offre une dimension nouvelle et apparaît avant tout remarquable en ce qu'elle est un objet pourvu d'une matérialité singulière qui, tout en signalant le présent, évoque un passé « absent mais postulé » (p. 61). À quoi il faudrait ajouter qu'on ne la relève et qu'on ne l'interprète que parce qu'elle intègre un projet. En accord avec la capacité de la trace à rentrer dans des rapports de médiation, l'auteur la met à l'épreuve de trois concepts : l'inscription, l'indice et le tracé. Tour à tour, ce triple parcours révèle des pratiques sémiotisées par l'écriture qui font de cette dernière une médiation authentique « entre des usages effectués et des usages anticipés » (p. 72), tournée donc vers le lecteur : l'ambiguïté des représentations métaphoriques et des médiations graphiques, l'aptitude de l'écriture à susciter du social, au-delà de son statut d'objet et de la pluralité de ses formes. Après ce cadre terminologique inaugural, l'actualité des questionnements contemporains, induite par la performance des outils technologiques, imposait d'aborder l'analyse de l'usage des traces numériques. La perspective adoptée aussi bien à partir des sciences du langage que des sciences de l'information et de la communication par le groupe Nu, Jacques Labiche, Maryvonne Holzem, Fabienne Martin-Juchât et Julien Pierre, permet de prendre la mesure du risque en la plaçant du côté de l'interprétation. Fabienne Martin-Juchât et Julien Pierre intègrent cette analyse en étudiant le différentiel entre le projet de l'émetteur du message (« sémiotisation de soi », développement du sentiment d'appartenance et d'identité pour et par les réseaux sociaux) et l'usage qui est fait des traces par des récepteurs et des interprètes non anticipés. Le groupe Nu, Jacques Labiche, Maryvonne Holzem, élimine, *a priori*, ce risque interprétatif en suggérant un travail sur ses propres traces en vue de déplacer le regard que l'individu porte sur lui-même. Puis, Nadia Lepastourel et Benoit Teste abordent des éléments théoriques issus de la psychologie sociale et montrent les attitudes et les jugements que les traces langagières rendent visibles à l'occasion de différentes pratiques discursives, notamment celles qui sont propres à la presse judiciaire. Ainsi le fait de placer en Livre I les analyses sur les traces langagières, témoigne-t-il de la prise en compte de la représentation d'un lecteur qui attribuerait le primat au langage chez l'Homme « seul animal doté de la parole ».

- 4 Le Livre II déplace le primat donné au langage (au sens commun du terme) pour traiter du langage du corps. Le corps y apparaît comme un élément incontournable dans la compréhension des phénomènes de perception, de représentation et de jugement. Jean-Jacques Boutaud et Stéphane Dufour donnent le ton en évoquant l'« indicible » de la sensorialité. Ils étudient l'empreinte gustative et observent que sa valorisation figurative présuppose une « sémiotique esthétique » (p. 152). L'objectif d'une figuration du gustatif apparaît problématique et interroge la saveur à la faveur de l'image surgit dans toute sa complexité sémiotique. Souhaitant proposer au lecteur une illustration familière de la notion théorique des « signes-traces » à laquelle Béatrice Galinon-Mélénec consacre un chapitre entier, cet auteur analyse le processus qui conduit au diagnostic médical. À cet effet, elle intègre, d'une part, la prise en compte de la relation médecin-malade, entendue comme « échoïsation des signes-traces » (p. 174) et, d'autre part, l'observation du contexte individuel et sociétal de production des signes-traces du corps. À son tour, Annick Monseigne illustre la théorie des « signes-traces » en en identifiant plusieurs types à l'œuvre dans la communication de l'homme politique local, avec ses électeurs, et en examinant leur éventuelle instrumentalisation. Moins quotidien et relevant de faits divers, le *happy slapping* – mode d'interactions corporelles plus ou moins brutales, retransmises en direct par des individus porteurs de téléphones mobiles – est examiné par Christian Papilloud qui y voit une provocation quant à la capacité des institutions à traquer la déviance.

- 5 Cette interpellation du rôle des institutions forme la transition avec le Livre III, où il sera en permanence interrogé. Celui-ci prolonge le questionnement précédent en le centrant sur les conséquences de la mobilité des corps – Béatrice Galinon-Mélénec appelle cette mobilité « biface » (p. 367). Plusieurs auteurs examinent ces aspects dans une perspective sociologique, géographique ou communicationnelle. Benjamin Steck, géographe, met en exergue la question du mouvement et de ses quantifications en tant qu'il révèle des dynamiques et des milieux, des métamorphoses des espaces et des conceptions du rôle des institutions. La mobilité accorde l'homme et les terres qu'il traverse, au cœur de flux, certes incessants, mais également tributaires d'une disposition purement territoriale, marquée par les dessins de la vie humaine. Son interprétation de la marque, transformation de ce qui circule, le conduit à nommer « porte étroite » le lieu de la maîtrise, de la canalisation, de la tenue. Elle diffère de celle d'un autre géographe, Michel Lesourd, qui analyse ce en quoi elle aide à expliciter la complexité des traces coloniales. Pour lui, les marques territoriales apparaissent à la fois constitutives des identités et à l'origine d'émancipations modernes, et permettent d'observer les rapports qu'entretiennent les sociétés des « Suds » avec le colonisateur d'hier, à l'heure de la mondialisation. Avec Gino Gramaccia, chercheur en communication des organisations, se pose la question des traces catégorielles projetées par les institutions et la valeur de ces traces normatives. Il voit dans la métamorphose de leur mission initiale une redéfinition du rôle médiateur des « autorités légitimantes » lorsqu'elles se fixent sur des sujets précaires, les intrus, les clandestins et autres allochtones. Quant à Gilles Gauthier, il examine la place des institutions et note que les distinctions honorifiques fonctionnent comme des reliquats sociaux. En représentant des traces symboliques, voire métaphoriques, elles se signalent comme performatives, en particulier dans la création du lien social. Enfin, Marc Bernardot, sociologue, travaille l'interprétation d'une trace particulière, celle de l'absence de traces. Les fugitifs, condamnés à effacer leurs traces, préféreraient être en position de laisser des traces dans l'espace comme citoyen. Ainsi

l'auteur explore-t-il les processus de discrimination qui conduisent à l'effacement des traces de certains groupes humains *via* des génocides, des ethnocides, des « urbicides » et des « spaciocides ». En posant l'hypothèse que, si les traces de l'existence des êtres sont effacées, reste en creux la trace des processus de leur production, ce chapitre opère la transition avec la conclusion, qui pose que cette trace peut être analysée pour nourrir la conception de la nature même de l'humanité de l'Homme. Traversé par les interrogations liées à la mobilité des corps – dont la relation au territoire et à l'intrus –, l'ensemble du Livre III aboutit à un chapitre conclusif qui souligne que le traitement de l'intrus est commun aux espèces animales et humaines. Selon, Béatrice Galinon-Mélénez, l'appellation « Homme trace » apparaît alors comme signifiante d'une étape de l'évolution de l'espèce humaine marquée par la prise de conscience que la gestion de ses traces constitue la marque de son humanité.

- 6 En définitive, cet ouvrage ne se lit pas d'un trait. Certains chapitres demandent au lecteur une attention soutenue, ainsi qu'une bonne connaissance du vocabulaire d'usage en sciences humaines et sociales. D'autres, tout en étant solidement nourris sur un plan bibliographique, font le choix de la vulgarisation scientifique. Les uns et les autres se complètent pour fournir des références à tous ceux qui s'attachent à connaître les nuances de la signification des traces contemporaines. En illustrant de différentes manières l'hypothèse de l'auteur principal (l'Homme est, par nature, un « Homme-trace »), l'ouvrage oblige à repenser l'obsession actuelle de la traçabilité humaine. La diversité des disciplines convoquées, des angles d'approche et des niveaux de langage permet de toucher un public diversifié et fait de *L'Homme trace* un support de travail très pertinent pour de nombreux étudiants. Il peut également permettre aux chercheurs qui travaillent la thématique de la trace d'intégrer l'approche de plusieurs disciplines en sciences humaines et sociales dans leurs travaux.

AUTEURS

DAIANA DULA

CIRTAI/UMRIDEES, université du Havre
dmanoury@free.fr